PENSÉE DE MALEK BENNABI

2) Un roman spirituel, «Lebbeik»

Par Nour-Edine Boukrouh
noureddineboukrouh@yahoo.fr

Au début de l'année 1948, un deuxième livre de Bennabi est publié aux Editions En-Nahda[10]. Curieuse chose que ce roman de 99 pages écrit en un mois et dans lequel sont annoncés deux nouveaux livres : *Visages à l'aurore* et *Sur les traces de la pensée scientifique musulmane*. Les ouvrages annoncés ne paraîtront jamais, du moins sous ces titres : *Discours sur les conditions de la renaissance algérienne* sortira un an plus tard à la place (nous le supposons car Bennabi ne le dit pas explicitement) de *Visages à l'aurore* ; quant au second, aucun livre de Bennabi ne portera ce titre. Celui qui sera publié après *Les conditions de la renaissance* sera *Vocation de l'islam*.

Pourquoi ce roman dont le Dr Abdelaziz Khaldi, en rédigeant une année plus tard la préface des *Conditions de la renaissance*, dira qu'«il a été jugé par certains lecteurs comme étranger à l'orbite étincelante tracée par *Le phénomène coranique* ? Il faut peut-être y voir un intermède entre deux moments de très grande concentration dans la vie intellectuelle de Bennabi : celle qui lui a été nécessaire pour rédiger *Le phénomène coranique* et celle qu'il est en train de mobiliser pour formuler dans *Les conditions de la renaissance* sa conception de la civilisation. L'homme a peut-être besoin de souffler, de se détendre, d'oxygéner son cerveau par un apport de spiritualité».

D'emblée, l'auteur nous prévient que la rédaction du roman a été expédiée entre deux voyages, «quasiment dans une chambre d'hôtel». Il précise aussi que les deux principaux personnages du roman, un charbonnier et un gosse de Annaba, ont réellement existé. C'est peut-être une façon de nous dire qu'il n'est pas un romancier, c'est-à-dire quelqu'un de voué à la fabrication de trames et de personnages fictifs, et qu'il s'excuse par avance de proposer quelque chose de bien modeste dans le genre. Selon certains témoignages, il n'aimait pas qu'on lui rappelle l'existence de *Lebbeik* dans sa bibliographie comme s'il regrettait d'avoir cédé, à un moment de sa vie, à une faiblesse, celle d'avoir rédigé un «roman», lui l'esprit scientifique.

La toile de fond du livre est essentiellement religieuse. L'histoire est construite sur des émotions que l'auteur cherche visiblement à transmettre au lecteur. Le thème, quant à lui, n'est pas nouveau, c'est celui du repentir et de la rédemption qu'on trouve au cœur de toutes les morales religieuses ; il a été exploité à satiété par les romanciers et les cinéastes, il a inspiré les chansons de geste et les chansons populaires.

Comme s'il voulait annoncer *Lebbeik*, Bennabi parle dans *Le phénomène coranique* de «conscience humaine gagnée par le repentir et vaincue par l'innocence et la probité» à propos de la femme de Putiphar qui, dans le récit biblique de la légende de Joseph, tente de séduire ce dernier. A la fin, elle finit par confesser sa faute et faire son mea culpa. Le triomphe du bien sur le mal, la grandeur d'âme, la générosité enthousiasment depuis toujours et partout les foules parce qu'ils montrent ce qu'il y a de meilleur en l'homme. Les luttes entre le vice et la vertu, entre la déchéance et la sainteté, entre le juste et l'injuste font encore vibrer les lecteurs et les spectateurs du monde entier. Or, Bennabi est un homme extrêmement sensible aux manifestations de l'âme et des valeurs morales.

D'emblée, l'auteur nous prévient que la rédaction du roman a été expédiée entre deux voyages, «quasiment dans une chambre d'hôtel». Il précise aussi que les deux principaux personnages du roman, un charbonnier et un gosse de Annaba, ont réellement existé.

Aussi son roman est-il centré sur l'histoire d'un homme de bonne extraction sociale qui sombre, pour on ne sait quelles raisons, dans l'alcoolisme et qui arrive, en une nuit, à retrouver le droit chemin.

Le livre s'ouvre sur une description de l'atmosphère sociale à Annaba à la veille du départ des pèlerins pour La Mecque. Ceux-ci viennent de villes proches comme Tébessa ou Constantine pour prendre le bateau qui doit les conduire aux Lieux saints. Dans les habitudes algériennes de l'époque, on ne va pas à l'hôtel, ce sont les familles de la ville qui se chargent de recevoir chez elles les pèlerins qu'elles vont chercher à leur descente du train à la gare. Tout cela donne une animation particulière à la ville.

Cette année-là, le pèlerinage survient au mois d'avril. A la tombée du jour, dans une obscure ruelle, deux ivrognes mènent grand tapage. L'un d'eux, le héros du roman, s'appelle Brahim. Il a trente ans et exerce la profession de charbonnier dans la boutique où ils viennent de s'engouffrer en titubant son compagnon et lui. Dans le roman, celui-ci n'est pas nommé, l'auteur ayant résolu de le désigner du début à la fin par l'expression «l'acolyte de Brahim».

Les parents de ce dernier étaient des gens pieux qui lui ont laissé en héritage des biens commerciaux et une maison dont il occupe une chambre et loue le reste. Sa femme, Zohra, l'a quitté à cause de la boisson. Depuis, il est tombé bien bas, dilapidant ce qu'il gagnait et noyant ses remords dans la boisson. Des biens légués, il n'est resté que ce petit local où il exerce le métier de charbonnier. Dans le quartier, il est l'objet du mépris de ses voisins et des quolibets des enfants : «Quand le milieu social juge ainsi un individu, ce sont les enfants qui prononcent implacablement le jugement : ils appellent le fou un fou et l'ivrogne un ivrogne, et sont alors les justiciers des usages, des conventions, des traditions», écrit Bennabi, philosophe.

Au petit matin, Brahim se réveille à l'instant même où finit le rêve qui l'avait transporté à La Mecque. Son subconscient a dû, la veille, s'emplir du spectacle du flot de pèlerins déferlant sur la ville. Dans son enfance, il a fréquenté l'école coranique : «Brahim avait gardé, malgré la mauvaise tournure de sa vie, l'esprit mystique que lègue une lignée d'honnêtes gens à sa descendance.» Il se réveille, son rêve encore frais, prend conscience de sa triste condition et se sent gagné par un sentiment de honte : «Quelle que soit sa déchéance, une âme musulmane garde ainsi une certaine dignité par ce sentiment qu'elle a de l'opprobre, quand elle y a succombé», assure Bennabi.

Brahim est préoccupé par le sens qu'il faut accorder à son rêve ; il se dit que c'est peut-être un signe de Dieu. Il est maintenant tout à fait lucide : son passé défile dans sa mémoire comme la bande d'un film ; il revoit la scène qui a emporté sa vie conjugale et mesure la déchéance dans laquelle il est tombé… La voix du muezzin brise le silence matinal ; l'appel à la prière transperce sa conscience. Brahim a l'impression que son âme s'est brusquement allégée, comme si elle venait d'être libérée des lourdes chaînes par lesquelles il la croyait à jamais entravée.

L'homme tourmenté se précipite hors de la boutique et court dans la direction de la mosquée du quartier où il hésite d'abord à rentrer. Il lève les mains vers le ciel et s'écrie : «Ô mon Dieu ! guéris-moi de mon mal, dirige-moi ; je suis égaré.» Tout-à-coup, une idée traverse sa tête : serait-il possible de donner un prolongement réel au rêve ? Quelque chose qui ressemble à un projet prend forme dans son esprit. Il se dirige vers un bain maure, se lave, puis retourne à la maison confier la folle idée qui vient de s'emparer de lui à son voisin, un vénérable vieillard qu'il regarde comme son père.

Pour faire face aux dépenses, il est disposé à vendre la maison et le dit à son interlocuteur qui en est sidéré, croyant assister à un miracle. Il adhère néanmoins à son projet et trouve une solution pour régler le problème : il gagera la maison pour obtenir un prêt. Quant à la boutique, Brahim annonce qu'il en fait don à son «acolyte».

S'agissant des papiers, il connaît un élu qui va effectivement l'aider à obtenir à la sous-préfecture l'autorisation de voyage nécessaire. Il court chez un marchand de tissu et achète l'*ihram*, le vêtement de rigueur du pèlerin. Tout cela en quelques heures.

Quand il eut achevé d'accomplir les formalités du voyage, Brahim retourne à la maison où oncle Mohamed, le voisin, a alerté tout à l'heure les autres locataires. Ceux-ci l'accueillent avec le sentiment de surprise mêlé d'admiration qu'on éprouve devant l'extraordinaire. Cet accueil lui montre le respect qu'il vient de gagner à leurs yeux. Il n'est plus le clochard que la veille encore ils répugnaient de croiser. Ils lui ont préparé des provisions pour la traversée. Il en est touché. Il sent qu'il bénéficie du statut hautement valorisant de «hadj» alors même qu'il n'a pas quitté la ville. Même sa femme a été prévenue. Elle lui a fait parvenir le chapelet que les parents de Brahim lui ont offert avant de quitter ce monde. L'«acolyte», quant à lui, ne comprend rien quand son ami vient lui tendre les clefs du local auquel il renonçait définitivement en sa faveur. Brahim fait ses adieux à ses voisins et prend le chemin du port.

Bennabi écrit : «En prenant pied sur le pont du bateau, Brahim eut l'impression de franchir le seuil d'un nouveau monde.» Son passé s'éloigne de lui et se détache pendant que le bateau entame les manœuvres de dégagement. C'est comme si ce passé avait été celui d'un autre : «Le temps de la faute était révolu», ponctue Bennabi, hugolien, avant d'ajouter : «Une béatitude inexprimable l'envahissait à présent. Il ne se sentait aucun tourment pour ce passé… Le musulman croit trop profondément en Dieu pour s'abandonner au regret obsédant quand il s'est relevé. Seul le crime grave, comme la destruction irréparable d'une vie humaine, peut imprimer un regret éternel dans l'âme musulmane.»

Dans le roman, point besoin d'une cure de désintoxication ou d'un traitement de longue durée : c'est le miracle de la religiosité, le miracle de la foi sur un charbonnier, la grâce de Dieu sur une créature repentie. Pendant le voyage, l'auteur décrit les scènes de fraternisation entre les pèlerins organisés en groupes, vivant dans une convivialité et une solidarité exceptionnelles.

Ainsi prend fin un roman peut-être délibérément non achevé. A l'époque, Bennabi n'a pas encore accompli le pèlerinage ; il le fera en 1955, en 1961 et en 1972. Ce qu'il en sait, c'est ce que lui en ont appris ses études à la medersa et sa culture sociale. Mais les émotions attachées au pèlerinage, c'est de sa mère qu'il les tient, elle qui, en 1933, a accompli le devoir sacré.

Brahim a retrouvé sa place dans cette microsociété qui le traite comme un homme de haut rang ; il est ennobli par le titre de «hadj» qui lui est attribué comme une promotion sociale ; il n'est plus au ban de la société mais à son faîte moral ; il n'est plus un paria, un objet de mépris et d'insultes, mais un notable religieux, c'est-à-dire le personnage le plus respecté dans le spectre social d'un milieu traditionnel. L'alcool l'a coupé de la société et jeté dans le ruisseau, voilà que la foi l'y ramène.